

USB

Reddad Harouche

USB

Le dentier

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

Recueils
Mon Cactus
Ma Pyramide.
Romans
Le concierge
Romans traduits
Phobie
Joud-Joud
Omar El Kabche

Usb

Avertissement aux lecteurs potentiels :

Ces romans ne sont pas de ma plume. Je ne connais même pas leur auteur. La découverte de ces romans est une coïncidence insolite.

J’empreinte toujours le même trajet, aller comme retour, entre ma maison et le lycée. La ruelle est des plus populaires. De part et d’autre, il y a des magasins où on peut tout trouver. Les bouchers, les marchands de fruits et de légumes, les poissonniers... tous me connaissent. Ils me font tous crédit. Je suis solvable. Il n’y a pas une année où je n’ai pas dans ma classe une fille ou un garçon de ces vendeurs, y compris les ambulants.

Ce jour-là, je rentrais chez moi, après mon dernier cours. Il était plus de dix-sept heures. Le boucher Brahim me héla. J’ai cru qu’il allait me demander ce que je lui devais ; d’autant plus que le virement coïncide avec la fin du mois.

– Combien je vous dois ?

– Non, c’est pour autre chose.

Alors il me montra une clé USB et me demanda de lui expliquer cette chose. Satisfait de mon explication, il éclata de rire.

– Imagine où je l’ai trouvée.

– Dans la rue.

– Non, dans le ventre d’un bouc.

Il me remit la clé USB et voulait savoir ce qu’elle contenait.

– Je ne peux rien te garantir. Si elle est endommagée, on ne peut rien récupérer.

Une fois chez moi, je l'introduisis dans un ordi obsolète de crainte qu'elle soit investie de virus. A ma grande surprise, j'y ai trouvé les romans achevés et d'autres non. La Clé contient des nouvelles plus ou moins longues, des poèmes.

En Colombo que je prétends être, le propriétaire de l'USB ne pouvait être qu'un enseignant de français issu probablement d'un village isolé où pousse l'arganier. Pour tuer le temps au bled où il exerce, il n'a pas trouvé mieux que l'écriture. D'autant plus que dans ces exiles forcés, l'inspiration ne se fait pas prier.

Les chèvres sont friandes des fruits de cet arbre mythique. Chèvres et boucs sont les seuls capables caprins de grimper ces arbres pour se régaler de leurs feuilles et éventuellement de leurs fruits.

Les villageois récupèrent les noix non digérées mais rejetées par terre ou récupérées une fois le ventre de la bête ouvert pour en extraire de l'huile d'argane. On dit que cette huile est de moindre qualité et goût que celle extraite des fruits récoltés ou cueillis directement à la main.

Bonne lecture

PREMIÈRE PARTIE

Le dentier

Abidar

Bouâaza a collectionné à lui seul tous les sobriquets dévalorisants et même humiliants pour une personne : Amajjote, Abidar, Boukhnayne et autres (teigneux, boiteux, morveux...). Conscient de sa condition de souffre-douleur, Bouâaza ne s'offusque point quand on l'appelle par l'un de ses multiples surnoms.

Au contraire, il répond présent en accentuant l'infirmité avec laquelle on l'a appelé. Ainsi, quand il entend Abidar, il imite le canard boiteux. Quand on l'appelle par Amajjote, il ôte son bonnet et se gratte la tête. Quand on l'appelle par Boukhnayne, il éternue pour faire couler la morve avant de l'essuyer d'un mouvement sec de sa manche. Ces gestes de clown déclenchent l'hilarité des vendeurs de fruits et légumes et des clients.

Bouâaza, âgé à peine de douze ans, a hérité de son père un chariot à deux roues de porteur et de sa mère la bénédiction. Il a vite été adopté par les marchands de fruits et légumes du Souk Had d'Agadir. Bouâaza vend des sacs en plastique aux clients qui viennent faire leur marché au Souk Had, porte leurs paniers jusqu'à leur voiture et fait toutes sortes de courses pour les marchands. Il les aide à faire leur étalage, garde leurs marchandises quand ils s'absentent... Il a conquis leur confiance au point que les marchands le laissent seul vendre leurs légumes et même encaisser l'argent en cas de nécessité.

Les marchands savent très bien qu'il est le seul à subvenir au besoin de sa mère veuve et de ses deux sœurs. Ils connaissent bien son père qui avait travaillé auparavant comme porteur au Souk Had. Lors des fêtes religieuses, les marchands se montrent

généreux envers lui. À la tombée de la nuit, il rentre à la maison le chariot toujours plein de légumes et de fruits, il fait alors un petit détour chez les bouchers pour récupérer un peu de viande. Chaque jour, il remet à sa mère tout ce qu'il a gagné

On a tout de même cessé de le taquiner le jour où une barbi-chette a fait son apparition sous son menton. Depuis lors, on ne l'oblige plus à faire ses numéros de clown. Quant au surnom, on continue tout de même de l'appeler Abidar, sobriquet plutôt agréable à l'ouïe. Tout ce qu'il connaît de sa ville, c'est sa maison, le chemin qui mène au Souk et les vendeurs.

Contrairement aux démons de son âge, Bouâaza passe pour un ange. Il ne fume pas, ne se drogue pas, ne se bagarre jamais, fait ses prières, bref, c'est le même béni !

Comme il est menu et chétif, Abidar évite de se mesurer à ceux qui se prennent pour les caïds du Souk. À seize ans, il est devenu aide-vendeur de légumes et fruits chez Bouchaïb. Excepté les week-ends, Bouâaza s'occupe seul du magasin. Bouchaïb, son patron vient juste le soir pour encaisser la recette et voir ce qui manque comme légumes et fruits. Si Bouchaïb a pris Bouâaza sous sa protection, ce n'est pas par philanthropie ni par pitié ou par reconnaissance envers son père, tombé raide devant son étalage. Ce dernier s'est alors dévoué en prenant à ses frais les obsèques des funérailles.

Bouchaïb ne manque aucune occasion pour aider la veuve et ses enfants. C'est lui qui leur achète le mouton de l'Aïd. La maman ne cesse de répéter à son fils qu'il doit obéir à son patron et lui être fidèle.

Il t'aime plus que ses fils.

Toutefois, Bouchaïb n'est pas du genre altruiste, tout ce qu'il fait n'est pas gratuit. La veuve a trente ans quand son mari a rendu l'âme. Zahra, la veuve, est très belle et Hajba (femme qui ne sort jamais de chez elle). Elle est locataire mais serait incapable de payer le loyer. Bouchaïb lui a offert gracieusement une de ses maisons, gardée secrètement pour son usage personnel. Vulnérable et sans protection, Zahra accepte d'être sa maîtresse ou plus

précisément son épouse illégitime. Elle ne manque de rien. Bouchaïb la comble de cadeaux, mais en contrepartie, elle doit rester Hajba si elle ne veut pas se trouver à la rue avec ses enfants.

Quant à Bouâaza, il ne voit dans son patron qu'un Hadj bienfaiteur qui ne cherche qu'à accumuler ses « Hassanates » (bonnes actions) qui pèseront en sa faveur lors du jugement dernier. Bouchaïb ne se rend chez Zahra qu'une fois sûr qu'elle est seule. Il prend toutes les précautions pour ne pas éveiller les soupçons des voisins, ni de sa femme, ni de ses enfants, ni des filles de sa maîtresse, et surtout pas de son protégé Bouâaza qu'il appelle affectueusement Biza. Il le traite comme s'il était son propre fils.

Quand la nouvelle bourse de légumes est inaugurée à Inezgane, Bouchaïb a acquis un grand dépôt pour stocker ses fruits et légumes. Il a besoin de quelqu'un de confiance pour gérer le dépôt. Bouâaza lui a semblé être la personne la mieux qualifiée pour ce poste.

À chaque métier correspond un profil aussi bien physique que moral. Ainsi l'avocat doit être éloquent, le forgeron fort, le maçon infatigable, le syndicaliste provocateur, le tailleur patient. Quant au courtier, il doit avoir un gosier haut-parleur et performant pour pouvoir se faire entendre dans le brouhaha et le tumulte régnant dans les halles. Pour se faire respecter, il doit avoir une grande gueule, au sens vrai du terme. Il doit même être vulgaire dans ses propos, s'il ne veut pas être piétiné par les autres.

Malheureusement Hadj Bouchaïb a perdu, avec l'âge, quelques-unes de ses qualités de caïd. Il demeure tout de même assez diplomate pour garder sa place à la criée d'Inezgane. Fini l'âge où il se bagarrait du matin au soir. Il a cultivé son statut de Hadj, juste pour faire oublier ses méfaits d'antan et cacher ce qu'il continue de faire ou ce qu'il compte faire.

Bouâaza a perdu précocement toutes ses dents alors qu'il n'avait même pas quinze ans. C'est un problème héréditaire dans sa famille et même dans sa tribu. On peut déterminer l'appartenance tribale des personnes rien qu'à leur dentition. Malheureusement, Bouâaza appartient à ceux dont on dit qu'ils

aiment garder le chocolat sur leurs dents. Pour se moquer de ces personnes, les cyniques disent qu'ils ont mordu dans un caca. Si, dans le passé, on ne faisait aucun commentaire sur la qualité des dents, car on en attribuait la couleur à l'eau puisée dans les puits qui contient des substances altérant la dentition, à présent, on se rue chez les dentistes pour se faire blanchir les dents afin d'avoir le plus beau sourire du monde.

Sans ses dents, Bouâaza ajoute Laframe (l'édenté) à sa collection de surnoms. Sa bouche ressemble étrangement à une vieille chatte molle et flasque d'une femme ayant supporté tous les assauts dans une ville à casernes. Ne pouvant plus supporter d'être au seul régime des purées, Bouâaza se rend un jour chez un « Saniî Asnane », prothésiste, pour s'offrir un dentier. Toutefois, le « fabricant » (traduction latérale de l'arabe) de dents (mécanicien dentaire) a échoué dans toutes ses tentatives pour faire un moule.

La crête de ses mâchoires présente des déformations de sorte que les dentiers conçus se cassent ou n'adhèrent pas. Finalement, le prothésiste a retrouvé un vieux dentier oublié dans son placard. Il le lave et demande à son patient d'ouvrir la bouche. Surprise ! Le râtelier lui va comme une paire de gants. Bouâaza se regarde dans la glace. Satisfait, il remercie le dentiste qui refuse de se faire payer, soulagé de se débarrasser de lui.

Dans la rue, heureux d'avoir meublé sa bouche, Bouâaza sent que quelque chose change en lui. Il se surprend à toiser les gens comme s'il leur était supérieur. Il constate avec stupeur que son regard a un effet sur les passants qui baissent les yeux quand ils croisent son regard. Jamais auparavant, il n'avait ressenti ce sentiment de supériorité, d'arrogance et de confiance en soi.

Le syndicaliste

Le lendemain, Abidar se rend de bonne heure à la criée d'Inezgane. D'habitude, c'est son patron Bouchaïb qui participe aux enchères. Son patron demeure coi quand il voit son protégé grimper sur les caisses de pommes de terre criant pour se faire entendre. Sa voix stridente de même, qui faisait rire, se mue en vrais rugissements de lion, donnant la chair de poule à ses proies. Sa voix devenue rauque se fait entendre dans toute la halle. On dirait un haut-parleur avec amplificateur.

Les autres grossistes viennent alors voir Bouchaïb, ils le supplient de faire taire son coursier qui risque de faire flamber les prix, tout en l'assurant qu'il sera le premier servi et au prix de ses convenances. Autant qu'il s'en souviennent, Bouchaïb n'a jamais entendu Bouâaza dire des obscénités. Mais ce matin-là, sa bouche éructe tous les gros mots et vulgarités, même ceux qui ne sont jamais préférés dans la halle. On dirait une trappe d'égout qui s'ouvre et se ferme éjectant dans les airs toutes les odeurs nauséabondes.

Depuis ce jour-là, Bouâaza aux sobriquets péjoratifs devient le Caïd incontesté de la halle d'Inezgane. Toutefois Bouâaza a la mauvaise surprise de retrouver sa voix stridente juvénile quand il ôte son râtelier chez lui. Il aurait fait peur à sa maman et à ses sœurs, s'il le gardait. Une semaine plus tard, Bouâaza retourne chez le dentiste pour lui demander l'identité de l'ancien propriétaire du râtelier.

C'était un ex-syndicaliste qui n'est jamais revenu récupérer son dentier ! Répond le prothésiste.

Le dentiste ajoute que le syndicaliste lui ressemble étrangement. Lors de l'assemblée annuelle des grossistes et semi-